



« (...) Fixe ton esprit là où sont tes yeux,
 et fais d'eux un miroir pour l'image
 qui t'apparaîtra dans ce miroir. »
 Celui qui saurait quelle nourriture
 était pour mon regard le visage heureux,
 lorsque je passai à un autre objet,
 comprendrait combien il m'était plaisant
 d'obéir à ma céleste escorte,
 en contrebalançant un côté par l'autre.
 Dans le cristal qui encerclle le monde, [...]]
 je vis, d'une couleur d'or traversée de rayons,
 une échelle si longue vers le haut
 que mon regard ne pouvait la suivre.
 Je vis aussi par les degrés descendre
 tant de splendeurs qu'il me sembla
 que toutes les lumières du ciel venaient de là.
 Et comme les corneilles, par instinct naturel,
 s'ébrouent ensemble au lever du jour
 pour réchauffer leurs plumes froides,
 puis les unes s'en vont sans retour,
 d'autres reviennent d'où elles sont parties,
 et d'autres, tournoyant, demeurent ;
 il me sembla que là il en allait de même,
 dans ce scintillement venu tout ensemble,
 lorsqu'un certain degré fut touché.
 Le feu qui s'arrêta le plus près de nous
 devint si clair que je dis en pensée :
 « Je vois bien l'amour que tu m'indiques.
 Mais celle dont j'attends le quand et le comment
 du dire et du faire ne bouge pas ; aussi je fais bien
 malgré mon désir, de ne rien demander. »
 D'où elle, qui voyait mon taire
 dans la vue de celui qui voit tout,
 me dit : « Délivre le désir qui te brûle. »

« (...) Ficca di retro a li occhi tuoi la mente,
 e fa di quelli specchi a la figura
 che 'n questo specchio ti sarà parvente ».
 Qual sapesse qual era la pastura
 del viso mio ne l'aspetto beato
 quand'io mi trasmutai ad altra cura,
 conoscerebbe quanto m'era a grato
 ubidire a la mia celeste scorta,
 contrapesando l'un con l'altro lato.
 Dentro al cristallo che 'l vocabol porta,
 cerchiando il mondo, [...]]
 di color d'oro in che raggio traluce
 vid'io uno scaleo eretto in suso
 tanto, che no l seguiva la mia luce.
 Vidi anche per li gradi scender giuso
 tanti splendor, ch'io pensai ch'ogne lume
 che par nel ciel, quindi fosse diffuso.
 E come, per lo natural costume,
 le pole insieme, al cominciar del giorno,
 si movono a scaldar le fredde piume ;
 poi altre vanno via senza ritorno,
 altre rivolgon sé onde son mosse,
 e altre roteando fan soggiorno ;
 tal modo parve me che quivi fosse
 in quello sfavillar che 'nsieme venne,
 si come in certo grado si percosse.
 E quel che presso piu ci si ritenne,
 si fé si chiaro, ch'io dicea pensando :
 « Io veggio ben l'amor che tu m'accenne.
 Ma quella ond'io aspetto il come e 'l quando
 del dire e del tacer, si sta ; ond'io,
 contra 'l disio, fo ben ch'io non dimando ».
 Per ch'ella, che vèdea il tacer mio
 nel veder di colui che tutto vede,
 mi disse : « Solvi il tuo caldo disio ».